

ATELIER : FANTASMES MATERNELS ET PRÉNOMINATION

Animateurs de discussion : Yolanda Gampel (Hertzliya), Juan Tesone (Buenos Aires) avec José Canelas (Sao Paulo), Martine Estrade (Paris), Juan Muro (Bilbao)

“What’s in a name?” Comme des vœux des fées prononcées au-dessus du berceau d’un bébé, le fait de nommer l’enfant à sa naissance pèse lourdement sur sa vie future. Les participants de l’atelier sur « Fantômes maternels et prénomination » ont exploré des différentes facettes symboliques et conséquences psychiques de la prénomination.

Pour Edouardo Tesone le nom est inséparable de la personne et sert à l’individualiser. Ces quelques phonèmes prononcés évoquant un nom sont capables d’éveiller de l’amour ou de la haine, la tristesse de deuil non-faite, des sentiments confus, des histoires chaotiques. Yolanda Gampel insiste sur la violence sociopolitique en arrière-plan d’un nom. Donner le nom d’une grande mère disparue à Auschwitz marque l’enfant de la transmission des émotions indicibles, un acte d’amour accouchant d’une douleur qui colle à la peau et qui joue à notre insu comme un passage à l’acte.

Le choix du prénom est un acte symbolique imbibé de la sensorialité maternelle où s’entrecroisent les rêves d’enfant des deux parents. Être sans nom est un désastre. Cette charpente de

l'identité s'écrit avec l'encre indélébile transgénérationnel, dépôt mouvant d'un mythe familial en suspension qui engage l'enfant.

Martine Estrade s'intéresse au lien entre le prénom et la création identitaires chez les écrivains et les psychanalystes. Le choix du prénom qu'invente l'analyste pour présenter un cas clinique concrétise, selon elle, une perception inconsciente/ préconsciente du patient et informe des projections contre transférentielles. Exemple d'une présentation de cas où l'analyste donne le nom « Agnès » d'après l'héroïne du film « Cris et Chuchotement » afin de pouvoir parler d'une patiente mourante.

Concernant la création artistique, le choix d'un prénom peut déployer une fiction au service de la création d'une œuvre. Dans « Instruments des ténèbres », le prénom Nada permet à l'auteur de donner forme au roman. Dans une interview Nancy Huston va donner l'exemple du rôle que son prénom à jouer pour construire son « moi ». Selon elle le prénom est un excellent exemple de l'arbitraire qui se transforme en nécessité, de la fiction qui façonne le réel.

Pour José Martins Canelas Neto, le prénom est le socle d'une matrice symbolique de l'être et scelle notre destin. L'appropriation du prénom permet d'établir une continuité symbolique dans le temps, et sort l'infans de sa fragmentation

primordiale. L'acte des parents de donner un prénom est un acte symbolique qui inscrit un corps unique dans une histoire imaginaire et symbolique familiale. Les sens que les parents imposent ainsi à l'enfant est inévitablement violent.

Il illustre ses propos par le cas de « Victoire » fille âgée de douze ans : fille brillante à l'école qui n'arrive jamais à réussir des examens malgré son excellence scolaire. Elle est fille unique d'un couple âgé, conçue par insémination artificielle, le père ayant fait ligoter les testicules à l'âge de 24 ans ; la mère avait 42 ans à la naissance de sa fille. Passer l'examen en plus d'être élève brillante et enfant miraculé ne serait-t-il pas trop de « victoire » pour une petite fille ?

Juan Muro Gastanaga choisit de parler de la lourde responsabilité de la prénomination en s'inspirant de la relation entre Freud et sa fille Anna. D'après plusieurs sources et surtout le travail de Didier Anzieu, on sait que Freud se sentait coupable de la grossesse tardive de sa femme ; le rêve « d'injection d'Irma » fut l'expression de son malaise surtout son désir que Martha avorte l'enfant. C'est Anna parmi tous ses enfants, avec qu'il a eu la relation le plus singulier : il a été son psychanalyste, elle est restée auprès de lui toute sa vie et a renoncé à vivre sa féminité.

Dans la discussion, Monique Cournut raconte le cas d'un patient qui avait subi la greffe d'un rein avec succès. Lorsque son médecin lui révèle que le rein était celui d'une femme, l'homme

commence à rejeter l'organe qui a été bien accepté jusqu'alors, et meurt. L'idée de porter l'organe d'une femme lui fut intolérable. Nous connaissons bien la puissance des fantômes, mais nous ne discernons pas bien la puissance avec lequel ils vont se manifester à travers l'acte de « nommer ».

Kathleen Kelley-Lainé